

L'ouragan du corps

Sony Labou Tansi

Numéro 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26574ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tansi, S. L. (1989). L'ouragan du corps. *Jeu*, (50), 89–90.

l'ouragan du corps

Vous avez déjà dit, dans la revue Équateur, qu'il y avait «une manière de vivre le corps en Afrique». Comment, au théâtre, permet-elle à l'homme de défendre «sa nature profonde et [...] sa simplicité magique» ?

Auteur et metteur en scène congolais, Sony Labou Tansi, ancien professeur d'anglais, est le fondateur et le directeur du Rocado Zulu Théâtre de Brazzaville. Outre des romans (*la Vie et demie*, 1979, *l'État bonteux*, 1981, *l'Anté-peuple*, 1983, *les Sept Solitudes de Lorsa Lopez*, 1985; tous parus au Seuil) et des nouvelles, il a signé de nombreuses pièces de théâtre, dont plusieurs ont été jouées à l'étranger: *la Parentbèse de sang*, *Je soussigné cardiaque*, *Antoine m'a vendu son destin*, *Moi, veuve de l'Empire*, *l'Arc-en-Terre*, *la Rue des mouches*, etc.

L'âme est immortelle, prêchent certains livres saints. Déduction mathématique, que Platon n'a pas évité de tracer noir sur blanc: «le corps est inférieur à l'âme». L'instant devient fatalement inférieur à l'heure, l'heure au jour, le jour à l'an, l'an au siècle, le siècle à l'éternité. Ce marquage du temps,



Moi, veuve de l'Empire,
de Sony Labou Tansi.
Photo : Alain
Chambaretaud.

si imbécile, et aussi déprimant, ce niais «tatouageage», ce balisage irréaliste, le corps lui-même n'y a pas échappé, puisqu'on l'a établi inférieur à l'âme, passager et honteux. Même les femmes, à qui on avait prescrit la fonction de vivre par le corps, parce que leur corps est agréable au mâle (du moins l'était-il pendant des siècles), finissaient par confesser sa matérialité catastrophique, souillée et souillante. Elles ont opté pour une forêt de maquillages, pour des séries d'emprisonnements du corps, lieu de chair, des bassesses et des infériorités, indigne de gloire, porte du péché et de toutes les chutes, à toujours soumettre aux commandes de l'âme, de la raison, de l'intellect, comme si le corps n'avait pas sa propre conscience, sa propre intelligence et ses logiques propres. Cette attitude catastrophique vis-à-vis du corps, ces infériorisations fondamentales (sauf en amour — mais l'amour est aveugle) se sont développées en Occident, où la pensée fut volontairement sacrée supérieure à l'être. Situation à laquelle un grand homme de théâtre, donc un immense homme des sciences du corps et de l'âme dans le mariage qui les unit, et où finalement le théâtre apparaît comme une éternelle scène de ménage — Shakespeare donc —, répond par une boutade: «To be or not to be [...].»

Le fanatisme de l'âme, même en milieu religieux ou théologique, me paraît une abomination et une aberration. La création du corps, suivant la majorité des écrits sacrés, ne fut jamais présentée comme une erreur divine, mais comme un acte d'amour et de générosité, le sommet même du plaisir créateur. Nous avons en Afrique, dans les pratiques mystiques de la magie noire et dans certaines branches de la sorcellerie classique, deux magnifiques témoignages de l'infériorisation platonique du corps, même si sa systématisation nous épargne et même si la majorité des religions africaines marient le corps à l'esprit par la transe:

— on dit du sorcier de nuit qu'il abandonne son corps comme un poids gênant sur son lieu de sommeil et s'en va par monts et mers ensorceler les gens dans la joie...

— on dit que le corps humain si étroit l'empêche d'affronter certaines influences cosmiques et qu'il emprunte le corps de certains animaux ou bien celui de certains éléments.

Nous rejoignons le Christ disant, dans les conditions que nous savons et qui pourraient influencer notre avis, son très célèbre «l'esprit est fort mais la chair est faible». Quoi d'étonnant dans une affaire où tous les coups donnés à l'esprit passaient inmanquablement par le corps physique de Jésus avant d'atteindre l'âme du Christ? Les Grecs non civilisés et un peu les Romains ont essayé d'user de modération en établissant les visées d'une âme saine dans un corps sain, quoique cette formule sous-entende clairement la primauté de l'âme, ce que le matérialisme occidental a changé, nous devinons la chose, en primauté de la pensée agissante, instaurant la notion d'une pensée non pas seulement placée très haut au-dessus d'un corps-vêtement et ornement de l'âme-essence divine, mais plus intelligente et plus belle que le corps viandeux — ridicule, naïf et niais. Là, hélas!, est le fondement de toute pensée abnégative, source des idéologies de supériorisation et d'infériorisation qui courent le monde, vêtements des plus chatoyants tissus du mensonge et de la tricherie humaine. Peut-être le temps est-il aujourd'hui d'avouer que le corps et l'âme sont doués d'intelligence et de sensibilité, qu'ils sont dans un mariage où chaque moment, chaque instant de notre existence est une scène de ménage passionnée.

À la lumière de ce qui précède, je me permets d'établir que faire du théâtre, en Afrique ou bien ailleurs, c'est opter pour une contemplation des scènes de ménage entre le corps et l'âme, un mariage où l'âme n'est pas l'homme et le corps la femme. Faire du théâtre c'est, dans nos cultures déséquilibrées entre le nord mâle et la norme femelle, entreprendre la réhabilitation du corps devant le tribunal de l'âme. Mon propos est outrancier, que chaque expérience et «chaque pratique» le ramènent à la hauteur de chaque réalité.

sony labou tansi